Le Commandant

MARCHAND

ET SES COMPAGNONS D'ARMES

A TRAVERS L'AFRIQUE

NOMBREUSES ILLUSTRATIONS ET TEXTE INÉDIT

Histoire complète et anecdotique de la Mission

PAR

Michel MORPHY



10 Cmes

H. GEFFROY, éditeur, 222, boulevard Saint-Germain, PARIS

N° 27

Deux des Ballalis tenaient en laisse une dizaine de chiens qui, le nez au vent, trépignaient d'impatience.

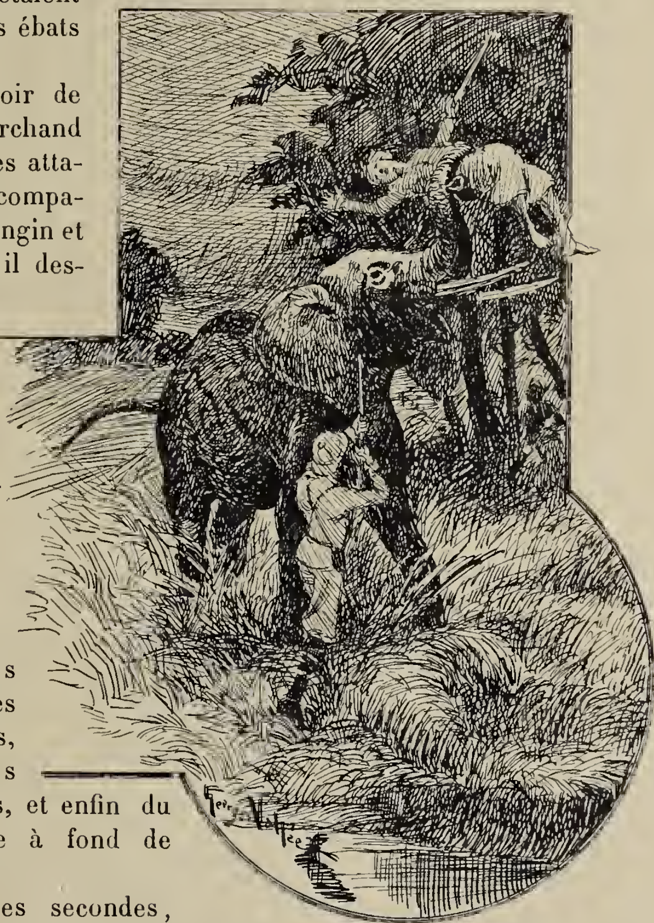
Dix minutes plus tard, on arriva, en prenant les plus grandes précautions pour ne pas être entendu, près de l'endroit désigné.

Les pachydermes étaient bien là, prenant leurs ébats dans l'eau.

Curieux de les voir de près se baigner, Marchand fit signe de ne pas les attaquer encore, et, accompagné du lieutenant Mangin et de l'un des Ballalis, il descendit vers l'eau.

Mais il n'avait pas fait vingt pas que quelques-uns des chiens rompirent leur attache et se précipitèrent sur le troupeau d'éléphants.

Leurs aboiements furieux furent d'abord suivis des gémissements des jeunes proboscidiens, puis des fanfares irritées des femelles, et enfin du fracas d'une charge à fond de train.



Il allait le précipiter et le broyer sur le sol...

Pendant quelques secondes, Marchand, Mangin et leurs compagnons, l'arme en arrêt, attendirent avec l'espoir de faire feu quand les animaux sortiraient à découvert.

Mais les dogues, repoussés de leur attaque intempestive sur les jeunes, accouraient à eux dans toutes les directions, chacun poursuivi par une mère exaspérée.

Les buissons et les arbustes épineux, dont l'étang était entouré, n'offraient aucun obstacle aux éléphants, mais ils en étaient un bien

réel pour les chasseurs qu'ils empêchaient de voir à quelques pas devant eux.

Force leur fut donc de battre en retraite, jusqu'à qu'ils eussent trouvé des arbres assez forts pour se mettre derrière et, de là, tirer sur les bêtes qui approcheraient.

Mais tous ceux qu'ils rencontraient étaient moins gros que ceux qu'arrachent, en se jouant, les énormes pachydermes.

A chaque instant, arrivaient sur les chasseurs un nouveau chien, ayant à ses trousses un gigantesque ennemi fracassant tout et sonnant sa fanfare, à moins de cinquante mètres de distance.

Successivement chassés de toutes leurs positions, ils gagnèrent enfin le bord du fourré où étaient restés les tirailleurs sous le commandement du brave de Prat, et les autres Ballalis.

Il n'était que temps.

Une trentaine d'éléphants débouchaient et longeaient la lisière du fourré, à peine à quarante mètres des chasseurs.

*
* *

Dans quelque circonstance que ce soit, personne n'a honte, s'il n'est solidement abrité, de prendre la fuite devant l'éléphant.

Mais quand, au lieu d'un seul, c'est une troupe de femelles qui s'élancent chargeant en masse compacte, ayant leurs petits sous le ventre ou au centre de leur carré, il y a là une force irrésistible, devant laquelle disparaîtraient, pétris dans le sol, hommes et huttes, avant que le passage des animaux fût achevé.

Le premier mouvement des Ballalis fut donc de prendre la fuite.

Mais Marchand songea que ce torrent de chair brute allait dévaster tout le village vers lequel il se dirigeait.

Et puis le refus du combat lui répugnait.

Les tirailleurs étaient tous d'excellents tireurs, armés de fusils à répétition.

Il résolut de tenir bon.

— En joue! — s'écria-t-il, — et visez bien!... au-dessus de l'œil!

Une première décharge crépita, aussitôt suivie de cris effrayants et de la lourde chute de trois proboscidiens.

Les autres s'étaient arrêtés, cherchant leurs agresseurs masqués derrière un énorme bosquet de seringas.

Tandis que, faisant retentir l'air de clameurs épouvantables et perdant leur sang par leurs blessures, ils hésitaient sur la direction à prendre, le commandant ordonna de continuer le feu.

Pendant une minute encore les fusils firent rage.

Quatre pachydermes mordirent encore la poussière.

Mais les autres avaient découvert l'endroit d'où venait le feu meurtrier.

Comme s'ils eussent obéi à un commandement, tous ensemble s'élancèrent, hors d'eux et soufflant terriblement, du côté des chasseurs.

Il n'y en avait plus que cinq gros ; tous les autres étaient des petits.

Ils n'étaient plus qu'à dix mètres de la petite troupe.

— Attention, les enfants! — fit Marchand. — Me manquons pas les gros, ou nous sommes aplatis!

De nouveaux coups de feu retentirent.

Trois des monstres tombèrent.

Il n'en restait plus que deux, deux femelles colossales qui, seulement blessées, arrivaient, la trompe haute, sur le bosquet.

Au moment de l'atteindre, l'une d'elles s'effondra à son tour, avec un râle formidable.

Mais l'autre, tournant son large front vers l'un des Sénégalais qui la couchait en joue, et battant l'air de ses immenses oreilles, enroula son appendice nasal autour du corps du malheureux et, le brandissant au-dessus de sa tête comme s'il se fût agi d'un lapin, allait le précipiter et le broyer sur le sol, quand Marchand, voyant le danger, appuya le canon de son fusil au-dessus de l'arcade sourcilière de l'animal et fit feu.

Un rugissement de douleur retentit, la trompe de la bête se desserra, le Sénégalais glissa sans se faire trop de mal aux pieds de Marchand.

Puis l'éléphant, décrivant en chancelant un quart de cercle, s'affaissa dans les seringas qui craquèrent désespérément sous le poids de ses 2,000 kilos.

Le commandant et ses compagnons n'avaient eu que le temps, pour ne pas être écrasés, de se rejeter vivement en arrière.

*
* *

Il ne restait plus du troupeau qu'une quinzaine de jeunes probos-

cidiens qui, déconcertés, effrayés, clamaient d'une façon déchirante autour des corps de leurs mères.

Les Sénégalais et les Ballalis eussent voulu les tuer à leur tour, mais tout danger ayant disparu, Marchand se dit qu'un pareil massacre serait une lâcheté et il ordonna de cesser le feu.

Pour éloigner les petits, il suffisait de s'approcher d'eux avec des torches enflammées.

C'est ce qu'on fit sur-le-champ.

Une demi-heure après, il avaient tous disparu.

Le résultat de la chasse était merveilleux; les sujets de Mabio avaient de la chair fraîche pour plusieurs jours, et de l'ivoire pour une somme considérable.

Mabio se montra enchanté et témoigna sa reconnaissance aux Français avec une effusion sans pareille.

Il leur promit une amitié éternelle et renouvela de toute façon ses regrets de l'accueil qu'il leur avait fait tout d'abord.

Il annonça même à Marchand qu'il voulait faire, le jour même, le plus grand honneur qu'un chef kabio pût faire à un étranger.

En attendant la réalisation de cette dernière promesse qui ne laissait pas de piquer sa curiosité, le commandant voulut parcourir le champ du carnage du matin.

Le chemin ouvert dans le fourré par la charge des éléphants avait une largeur de dix mètres, suffisante pour cinq animaux de front.

Mais la manière dont le sol était foulé et ravagé montrait que ceux qui avaient conduit la charge avaient été suivis d'au moins quatre fois ce nombre sans compter les petits.

De plus, il y avait de tous côtés des traces séparées : les unes indiquaient la poursuite faite aux chiens qui cherchaient un refuge sous le fourré.

D'autres, s'élançant par-dessus une fourmilière, avaient brisé l'arbre qui la surmontait.

D'autres montraient que les petits avaient été défendus contre l'attaque des chiens.

Il y en avait qui prouvaient, au contraire, une fuite précipitée, durant laquelle un des plus grands arbres du bois avait été déraciné.

Bref, tout indiquait le passage, d'une force prodigieuse, inouïe.

Et les Ballalis ne tarissaient pas d'admiration pour ces Fallas qui avaient sauvé leur village d'une destruction certaine.

Aussi tous se réunirent-ils, le soir, empressés et enthousiastes, autour de la case royale, quand le tam-tam leur eût annoncé que leur maître allait conférer au chef blanc la plus haute distinction, le suprême honneur des Ballalis.



La fantasia de Hilam-Ranou.

*
* *

A l'heure dite, les guerriers s'accroupirent par terre, en cercle, formant un corps compact de deux cents à deux cent cinquante hommes, chacun tenant devant lui son bouclier de cuir de bœuf à fond blanc, moucheté de grandes taches noires ou brun foncé.

En face, se tenait Mabio entouré de ses femmes et de ses enfants.

Il était habillé, — presque à l'européenne, — d'un pantalon de drap noir et d'un vêtement fait d'un plaid écossais, avec un chapeau de feutre noir surmonté d'une plume blanche.

Il était assis sur un pliant et tenait son bouclier qui lui montait jusqu'à la tête, tandis que deux de ses guerriers le couvraient entièrement.

La cérémonie commença par un chant lent, mais qui ne manque pas de charme, appelé la Chanson du Buffle.

Entonné par tous les guerriers, ce chant s'élève et s'abaisse harmonieusement à des intervalles réguliers.

*
* *

La fête se continue par des exercices d'un caractère belliqueux.

Une troupe d'hommes, sous les ordres d'un chef secondaire, s'élance avec les gestes les plus étranges, rampant presque au niveau du sol en se couvrant du bouclier jusqu'au moment de frapper.

Alors ils chargent en sautant comme des chevaux qui se cabrent, décrivant de larges paraboles avec la pointe de leurs lances, s'escrimant avec leurs haches de guerre aux formes fantastiques, ou tenant en équilibre leurs mousquets, et revenant triomphalement se joindre au gros de leurs camarades.

On applaudissait ces gens en proportion de l'extravagance de leurs gesticulations.

Les femmes surtout, assises à l'entour, battaient frénétiquement des mains et poussaient de perçants cris d'admiration.

Mais les applaudissements éclatèrent surtout à la vue de Hilam-Ranou, le vieux chef respecté, l'oncle de Nabio.

Vêtu d'une couverture flottante neuve et de l'écarlate le plus éclatant, coiffé d'un chapeau de cavalier à larges bords complètement noir, il bondit en avant avec une agilité extraordinaire pour sa corpulence et, après avoir dépêché un ennemi imaginaire, il se retira couvert de poussière et de gloire au milieu de la phalange de ses amis.

*
* *

Cependant, Marchand et ses compagnons, quoique très intéressés, se demandaient avec anxiété quel était l'honneur si haut prisé qu'avait annoncé Nabio.

Ils ne le voyaient pas venir et commençaient par désespérer, quand, les exercices guerriers terminés, le chef du village se leva et fit signe à une jeune négresse assise à ses côtés de l'imiter.

C'était une forte fille de quatorze ans environ, laide à faire peur, mais d'une robustesse à faire envie à nos lutteurs forains:

— Falla, — prononça solennellement Mabio, en s'adressant au commandant, — voici ma fille Taboula... Je te la donne pour femme comme marque de ma haute estime et comme gage de mon alliance avec toi et avec les tiens.

« Tu peux compter sur elle...

« Elle te sera fidèle et dévouée jusqu'à la mort, car le sorcier que voici va retirer de son corps le malin esprit qui habite chez chaque fille de l'homme!

On juge de la folle envie de rire dont furent pris Marchand, Mangin et de Prat, et de l'effort qu'ils durent faire pour ne pas éclater à la barbe du brave beau-père Mabio.

C'était donc là la suprême faveur promise?

— Grand merci ! — fit modestement le commandant.

*
* *

Il fallait néanmoins, pour ne pas gâter les choses, paraître enchanté de l'honneur grand, et en passer par la cérémonie nuptiale.

Marchand s'inclina, avec un sourire ravi.

Alors toutes les femmes se levèrent et commencèrent un chant agréable, mais monotone, qu'elles accompagnèrent en frappant les mains en cadence.

Puis elles prirent l'idéale fiancée par la main et la conduisirent vers un vieux macaque qui, assis sur un escabeau sculpté, commençait à donner des signes de singulière agitation.

Branlant la tête et remuant bras et jambes, il paraissait s'exciter pour atteindre un certain degré d'exaltation.

Au bout d'un instant, toute sa chair fut prise de tremblements, comme celle d'une personne qui subit un accès de fièvre.

On se mit alors à oindre de graisse les jointures de tous ses membres, sa poitrine et son front.

Bientôt vinrent des gestes spasmodiques, accompagnés de sifflements aigus.

Pendant ce temps, la jeune fille était étendue sur une natte, la poitrine découverte.

Le vieux sorcier se calma enfin.

Il s'approcha de la fiancée et, une queue de bœuf dans sa main, un petit scalpel dans l'autre, il se mit à faire, en les agitant au-dessus de la patiente, des invocations désordonnées.

*
* *

Angoissés, retenant leur respiration, Marchand et ses compagnons ne riaient plus maintenant.

Ils se demandaient avec terreur à quelle pratique sauvage, à quelle opération barbare ils allaient assister.

Ils eussent voulu se précipiter et arracher à ce vieux fou l'être humain qu'il s'apprêtait peut-être à égorger, sous prétexte de la purifier.

Mais un geste, un mot pouvait remettre en question une alliance si péniblement conquise.

D'ailleurs, la jeune fille et ses compagnes ne donnaient aucun signe d'effroi.

Au contraire, l'allégresse générale grandissait de minute en minute; les chants et les battements de mains redoublaient de vigueur.

Tout à coup, le sorcier se précipita sur la patiente et lui fit entre les deux seins une incision d'où le sang jaillit.

Alors il appliqua ses lèvres repoussantes sur la blessure et la suça longuement.

Puis, se rejetant brusquement en arrière, il fut saisi de convulsions, et, comme il était très robuste, celui qui le retenait y employait toute sa force.

Enfin, les yeux hors de la tête, la face suffoquée, il s'empara d'un couteau, l'enfonça dans sa bouche et en retira un grand lambeau qui avait l'air d'être de la chair... ou du cuir!

C'était le malin esprit, le germe de toute infidélité conjugale, qu'il avait retiré du corps de la pauvre négresse.

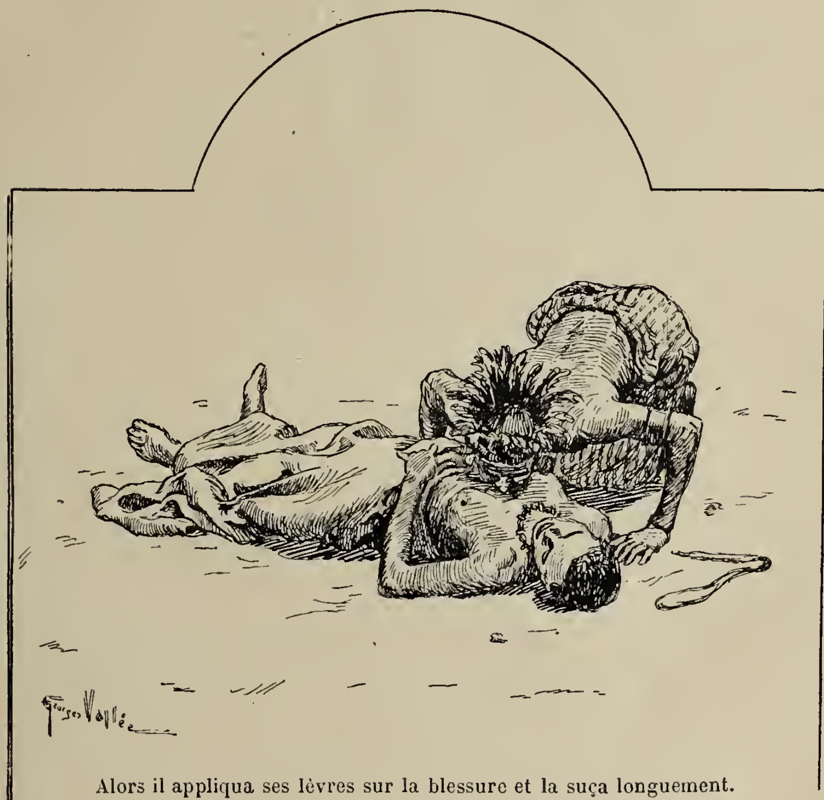
Des acclamations et des applaudissements délirants saluèrent ce triomphe.

Marchand pouvait être sûr maintenant qu'il ne serait jamais trompé par sa chaste épousée.

A vrai dire, il n'en était pas beaucoup plus fier pour ça.

*
* *

La cérémonie terminée, le commandant dut prendre la main de sa charmante moitié et la conduire à sa case, suivi par la foule des guerriers et des femmes qui traduisaient leur joie par un tintamarre infernal.



Alors il appliqua ses lèvres sur la blessure et la suça longuement.

Mais la situation était devenue fort embarrassante, et Marchand se demandait, non sans inquiétude, comment il allait pouvoir se débarrasser du précieux, mais très encombrant cadeau que lui avait fait Mabio.

Quand la foule se fût dispersée, il fit demander un palabre à l'heureux père qui se transporta immédiatement auprès de lui.

— Je suis très touché, — lui dit-il, — et profondément recon-

naissant de l'honneur que tu m'as fait en me donnant comme épouse ta noble fille.

« Mais la joie que j'en ressens ne m'aveugle pas sur mes mérites.

« Je ne suis pas encore digne d'être le parent d'un chef tel que toi.

« Souffre donc que je poursuive l'expédition que j'ai entreprise.

« Lorsque je l'aurai achevée et que je me serai couvert de gloire, en battant tous les ennemis de mon pays et du tien, alors seulement je me sentirai digne de cueillir la superbe fleur à laquelle tu as donné le jour.

« Jusque-là, je te confie Taboula... Garde-la, sage et fidèle, pour le jour où, grand par la victoire, je viendrai te la réclamer... à moins que dans ta haute pensée, il n'en doive être autrement.

* * *

Ce discours eut le don d'émouvoir Mabio jusqu'aux larmes.

Il admira la grandeur des sentiments de son gendre, et ce fut après un échange d'attendrissements des plus émouvants qu'il remmena sa fille dans sa case.

C'est tout ce que demandait Marchand... qui rêvait à d'autres conquêtes !

XXXV

LES INFORTUNES DU ROI N'KOUNOH

Retour par Comba — Chaude alerte. — A la cour de N'Kounoh. — Confidences royales — Tout un fagot! — Mouassou l'imposteur. — La perfide Albion. — Encore un petit bout de bois! — Grande colère du roi. — L'épreuve de m'boundou. — Pauvre Azemma! — La vie sauve. — Le chagrin de Guégué.

Après avoir, dans un dernier palabre, vivement engagé Mabio à développer ses relations commerciales avec les Français de Brazzaville, Marchand prit congé du terrible chef noir, devenu son ami, son allié et... son beau-père.

Quant à Taboula, il comptait bien qu'avant la fin de son expédition, un événement quelconque le délivrerait des liens sacrés qui l'unissaient à elle.

Son expérience déjà longue de l'Afrique tropicale le rassurait à cet égard.

Il savait que ce n'était pas par excès de fidélité conjugale que péchait ordinairement la bonne négresse, surtout quand le mari restait longtemps absent.

D'ailleurs, en eût-il douté, que la scène à laquelle il lui fut donné d'assister quelques jours plus tard, à Comba, eût dissipé ses dernières illusions ou, pour mieux dire, ses dernières craintes.

Car, est-il besoin de le dire? son vœu le plus ardent, en dépit de la recommandation qu'il avait faite à Mabio, était que Taboula trahît au plus tôt, et même de la façon la plus scandaleuse possible, ses devoirs d'épouse.

De cette façon, non seulement Mabio n'aurait rien à lui reprocher, mais ce serait encore lui, Marchand, qui aurait barre, le cas échéant, sur son délicieux beau-papa.

Le calcul n'était peut-être pas des plus purs, mais... à la guerre comme à la guerre!

Et puis il faut rendre cette justice à Marchand qu'il n'avait pas demandé la main de Taboula...

Pour être tout à fait impartial, on doit même reconnaître que

cette main lui avait été plutôt imposée, et qu'il l'avait subie comme l'un des mille fléaux rencontrés au cours de sa mission.

Quoi qu'il en soit, la scène de la séparation n'eut rien qui ressemblât à celle de l'arrivée.

On s'étreignit longuement, on se fit de chaleureuses démonstrations d'amitié, on se promit de se revoir au plus vite.

Et le petit détachement se mit en marche vers le sud-ouest, pour atteindre le Kuilou.

L'idée de Marchand était de rentrer à Brazzaville en passant par Comba où il craignait qu'il ne subsistât quelques ferments d'hostilité et où il désirait établir la paix sur des bases durables.

Pour cela, il lui fallait descendre la partie supérieure du Kuilou par pirogue, ce qui lui procurerait l'occasion d'inspecter aussi cette région qu'il avait dû, peu de temps auparavant, soumettre par les armes.

Comme on le voit, le jeune commandant ne se bornait pas à se frayer un passage à travers les pays presque inaccessibles et ses tribus hostiles.

Il s'appliquait encore à pacifier complètement les régions traversées, soucieux de ne laisser derrière lui aucun germe de mécontentement et de révolte.

Dès que, chez lui, le soldat avait accompli sa tâche, le diplomate et le commerçant commençaient la leur.

Il avait à cœur de faire œuvre solide et définitive et tenait essentiellement à ce que, là où il avait passé, ceux qui viendraient après lui pussent passer à leur tour, sans avoir à subir ses épreuves, à recommencer ses luttes.

En un mot, il voulait que les territoires qu'il avait parcourus et conquis fussent à jamais ouverts à l'influence et à l'autorité françaises.

*
* *

De l'endroit où le détachement monta en pirogue, il y avait, pour atteindre Comba, deux jours de pagayage.

Le premier jour se passa sans incident.

Tout était tranquille sur les bords du Kuilou : de toute part, les indigènes accouraient, apportant des provisions en abondance.

A tous, Marchand et Mangin faisaient entendre des paroles de concorde et d'union, les rassurant sur les intentions des Fallas et les engageant à porter leurs produits à Brazzaville, où ils recevaient en

échange les plus riches étoffes, les plus attrayants bibelots, et des perles en quantité.

Mais le lendemain matin, comme les deux pirogues montées par le détachement passaient en vue d'un village, les habitants accoururent sur la rive et appelèrent à grands cris.

Les embarcations approchèrent, mais, au moment d'aborder, les indigènes se répandirent contre les voyageurs en insultes et en menaces véhémentes.

Et même plusieurs d'entre eux, la figure peinte, ornés d'une sorte de baudrier en peau de tigre, en un mot revêtus de leur attirail de guerre, mirent nos compatriotes en joue avec leurs fusils à pierre.

Indifférent tout d'abord au tumulte et aux injures, Marchand allait donner l'ordre de continuer la route sans s'arrêter, quand les noirs firent mine de vouloir tirer.

— Debout!... apprêtez armes! — commanda-t-il alors.

Comme un seul homme, les tirailleurs se dressèrent et, à leur tour, couchèrent en joue les indigènes, attendant l'ordre de faire feu.

Ce que voyant, les riverains, mettant de côté toute fausse honte, firent vivement volte-face et se sauvèrent à toutes jambes dans les bois.

Mais l'affaire ne pouvait se terminer ainsi, à moins de compromettre, de façon peut-être irréparable, le prestige du nom et du pavillon français.

Il était de toute nécessité d'infliger un châtiment à ces noirs.

On mit donc pied à terre, et le commandant envoya chercher le chef du village qui arriva bientôt, escorté de ses femmes et d'une cinquantaine de guerriers.

Après les préliminaires d'usage, Marchand lui demanda pourquoi ses sujets avaient insulté et menacé son détachement.

— Parce que, — répondit le chef, la tête haute, — les blancs n'ont pas de parole.

« Quand les tiens sont venus, il y a six mois, ils nous ont donné des pièces jaunes, des fusils et du rhum pour attaquer les porteurs de Loango et enlever leurs colis.

« Ils nous ont promis de nous en donner beaucoup plus, si nous faisions ce qu'ils nous demandaient.

« Eh bien, nous nous sommes soulevés pour eux, nous avons dispersé les porteurs, nous nous sommes battus ensuite contre les

Fallas, beaucoup des nôtres ont été tués, et jamais tes frères ne nous ont envoyé la récompense promise.

« Voilà pourquoi nous vous avons traités en ennemis!

Marchand et ses compagnons n'étaient pas fâchés d'entendre ce langage.

C'était pour eux une nouvelle preuve des perfides et criminelles manœuvres dirigées contre la mission.

— D'où venaient-ils, ces blancs? — demanda-t-il.

— De Léopoldville! — répondit le chef.

— Eh bien, mon ami, — reprit Marchand, — tu as commis une erreur... Ces blancs-là ne sont pas nos frères... Ils sont nos ennemis, et c'est contre nous, les Fallas, qu'ils vous ont fait combattre!

— Vous, des Fallas? — articula le noir, abasourdi, — mais vos casques sont pareils à ceux des blancs de Léopoldville!

La méprise était trop évidente pour que notre compatriote pût songer à punir le chef indigène.

Il y renonça d'autant plus volontiers que celui-ci donna aussitôt les signes du repentir le plus profond.

Il se frappa la poitrine, poussa de grands cris et donna l'ordre à ses guerriers de déposer leurs armes et leurs boucliers aux pieds du commandant.

Ce dernier se déclara satisfait de cette marque de regret et de soumission, et fit remettre au chef noir plusieurs ballots d'étoffes, des fils de cuivre et divers menus objets qui l'enchantèrent et redoublèrent sa confusion.

Bref, l'accord le plus complet et le plus cordial fut bientôt scellé, et le détachement remonta en pirogue et s'éloigna frénétiquement salué par ses nouveaux amis.

*
* *

Le soir on arriva à Comba, dont le roi N'Kounoh, en apprenant l'arrivée des blancs, leur envoya comme présent de bienvenue des bananes et du poisson fumé, et leur fit dire qu'il serait heureux de leur donner l'hospitalité.

C'était bon signe : le souverain de Comba n'avait gardé aucune rancune de la verte leçon qui lui avait été infligée.

Mais comme Marchand et ses compagnons étaient assez fatigués de leur voyage en pirogue, ils renoncèrent à faire la visite officielle ce jour-là et remirent l'entrevue au lendemain.

Le lendemain matin, le détachement tout entier se rendit chez le roi.

N'Kounoh attendait, en grande cérémonie, sous une sorte de hangar spécialement réservé aux réceptions.

Il était assis dans un fauteuil, ayant à ses côtés ses six femmes favorites, littéralement chargées de colliers de perles.

Près de lui était son fils aîné, garçon intelligent, et qui lui servait d'interprète.

Tous les sujets étaient debout, par respect pour leur chef.

Le roi était revêtu d'une sorte de soutane en laine blanche, serrée à la taille par une ceinture écarlate à laquelle pendaient une corne d'antilope et une énorme sonnette.

Par-dessus cette soutane, il portait une capote d'artilleur.

Son cou était orné d'un énorme collier de perles bleues, et sur sa tête se prélassait une sorte de bonnet phrygien surmonté d'un petit chapeau noir en velours.

C'était un roi bien coiffé.

Malgré cet attirail ridicule, sa taille élevée, sa longue barbe blanche et un grand air de dignité prévenaient en sa faveur et inspiraient un certain respect.

Ce n'est pas au fond un méchant homme que ce N'Kounoh.

Roi d'un peuple assez turbulent et guerrier, qui a du mal à se faire à l'influence européenne, frère d'un homme qui fut longtemps l'âme de tous les complots ourdis contre les négociants, il faisait plutôt servir son autorité à calmer les esprits exaltés.

Seulement son caractère est plutôt vif; quand, par exemple, dans son ménage, il prend le bâton, toutes ses femmes s'enfuient dans les palétuviers et ne reparaissent que trois ou quatre jours après.

Il reçut Marchand, Mangin et de Prat avec de grandes démonstrations d'amitié et leur exprima le regret de n'avoir pas à leur offrir une boisson digne de chefs blancs, telle que du vermout ou de l'absinthe.

Il leur fit prendre place sur des sièges, à côté de son fauteuil.

*
* *

La conversation fut d'abord languissante : le roi paraissait gêné par le souvenir, encore cuisant sans doute, de la récente répression.

Mais au bout d'un quart d'heure, la glace était rompue.

On causa de choses et d'autres, puis N'Kounoh, entrant dans la

voie des confidences, en vint à faire de discrètes allusions à ses tribulations intimes.

Puis, tout à coup, n'y tenant plus, il fit dire à ses hôtes par son fils qu'il avait à leur parler de choses qui ne devaient être entendues que d'eux.

Son peuple était très curieux et les maisons elles-mêmes avaient des oreilles. En conséquence, il les priait de se rendre avec lui dans un endroit situé en plein air, éloigné de tout arbre et à l'abri de toute tentative d'espionnage.

Les trois blancs le suivirent à l'endroit qu'il leur désignait.

Là, il les fit asseoir auprès de lui, sur le sol.

Aucun noir n'avait été admis, à l'exception de son fils :

— Fallas! — dit-il après une minute de recueillement, — j'ai un poids sur le cœur et ma langue parlera.

« Mouassou est votre ami, mais il n'est pas le mien.

« Je vous supplie de le retirer d'ici, et de le remplacer par un résident plus convenable ! »

Nos trois compatriotes se regardèrent ébahis.

— Mouassou? — fit Marchand, les yeux écarquillés — Qui est-ce?... Nous ne le connaissons pas !

— Comment? — s'écria-t-il — vous ne connaissez pas Mouassou, votre résident à Comba?... le représentant des Fallas de Loango et de Brazzaville ?

— Mais non!... C'est la première fois que nous entendons parler de lui!

N'Kounoh considéra un instant ses hôtes, comme s'il cherchait à lire la vérité dans leurs regards, puis esquissant une moue d'incrédulité, il continua :

— Eh bien, ce Mouassou est un malhonnête homme... Il est très riche, il a beaucoup de marchandises, mais il donne tout ce qu'il a pour payer ses palabres de femmes.

« Et savez-vous combien il en a de palabres de femme ?... Je vais vous le dire ! »

* * *

N'Kounoh dit alors à voix basse quelques paroles à son fils qui se leva et alla chercher de petites branches d'arbres morts, qu'il vint déposer aux pieds de son père.

Le vieillard en prit une dans ses mains et continua d'un ton solennel :

Le Commandant

MARCHAND

A TRAVERS L'AFRIQUE

PAR

MICHEL MORPHY

Le Commandant Marchand!...

Son nom résonne comme un coup de clairon patriotique, et, de toutes parts, une immense acclamation monte vers lui.

C'est justice!... N'a-t-il pas, — par son héroïsme, — contribué à notre réveil national?... Et qui donc oserait encore douter des destinées de la France qui produit de tels enfants!

Le pays salue avec un orgueil légitime cet homme de science, cet intrépide explorateur, ce soldat sans peur et sans reproche, — sorti du rang, — et, aujourd'hui, le plus jeune commandeur de la Légion d'honneur.

Oui, vivent Marchand et ses vaillants compagnons!

Leur odyssée à travers l'Afrique restera la plus extraordinaire épopée coloniale de notre époque... Déjà, l'on est avide de la connaître dans ses moindres détails.

C'est l'heure que nous avons choisie pour publier, — comme un hommage au héros de Fachoda, — cette œuvre inédite et si documentée du grand écrivain populaire :

MICHEL MORPHY

L'auteur de l'*Histoire Nationale de Jeanne d'Arc* et de tant d'œuvres magistrales réalise, cette fois, un véritable tour de force en entreprenant son nouveau récit sensationnel :

LE COMMANDANT MARCHAND A TRAVERS L'AFRIQUE

Sans s'écarter un seul instant de la donnée exacte, — rigoureusement historique, scientifique même, dirions-nous, si nous ne craignions d'effrayer quelques lecteurs et surtout d'aimables lectrices; — sans être jamais aride dans ses courtes descriptions, il a su évoquer d'une façon attrayante, poignante, — et vivante surtout! — le mystérieux Continent Noir.

L'Afrique nous apparaît dans toute sa beauté et son horreur... Et, à travers de multiples péripéties, de brillants faits d'armes, des anecdotes curieuses, nous suivons pas à pas la colonne Marchand dans sa marche fantastique, — déjà légendaire, — vers le Nil.

En fermant ce magnifique ouvrage de vulgarisation, tout le monde, — sans peine et sans fatigue, — connaîtra un monde nouveau... et aura assisté à la plus extraordinaire, à la plus difficile des expéditions modernes en Afrique.

Avions-nous tort de dire que, pour accomplir cette tâche, le maître écrivain devrait réaliser un véritable tour de force?

Au lecteur de juger!...

LE COMMANDANT MARCHAND A TRAVERS L'AFRIQUE

Paraît en fascicules illustrés sous couverture en couleurs

10 CENTIMES LE FASCICULE. — DEUX FASCICULES PAR SEMAINE

ET EN VOLUMES BROCHÉS

50 centimes le volume. — Un volume tous les 18 jours.

VOLUMES PARUS OU A PARAITRE :

I. — **L'ENGAGÉ VOLONTAIRE.**
II. — **PREMIÈRES ARMES.**
III. — **AU CŒUR DE L'AFRIQUE.**
IV. — **LA MISSION CONGO-NIL.**
V. — **ENTRE LA VIE ET LA MORT.**
VI. — **DANS LA BROUSSE.**

H. GEFFROY, éditeur, 222, boulevard Saint-Germain, PARIS

Sceaux — Imp. E. Charaire.